



Leila, Marina et Olivia, Twirling Arc-en-ciel, Chavornay



Christel et Daniela, Twirling Club Lausanne

Allez les filles!

PHOTOGRAPHIES
MICHEL BÜHRER

Les filles et le sport, ce n'est pas la même chose que les garçons et le sport. Elles s'engagent moins et moins longtemps, et cette différence s'aggrave si l'on y ajoute les inégalités sociales et culturelles. En Suisse romande, certains clubs sportifs ont toutefois pris le contrepied. C'est le cas en football féminin et en twirling bâton. Ils offrent aux filles un espace d'intégration, d'appartenance et de reconnaissance sociale.





Maylin et Lynn, Twirling Arc-en-ciel, Chavornay

Les fortes inégalités entre filles et garçons se manifestent pour l'essentiel au travers du temps consacré à la pratique d'un sport, ainsi qu'à l'accès et l'intégration aux clubs. L'écart entre filles et garçons est particulièrement important lorsqu'il est mis en relation avec la classe sociale et l'origine socioculturelle. Les filles de familles migrantes qui grandissent dans des milieux socio-économiques modestes sont nettement moins présentes dans les clubs que les garçons en général, mais aussi que les filles issues de classes plus favorisées. De plus, lorsqu'elles sont présentes, leur intégration est moins durable et leur assiduité à éclipses. Voilà pour les statistiques. Pourquoi alors certains clubs sportifs arrivent-ils à inverser cette tendance ?

Une recherche – en cours – de l'Ecole d'études sociales et pédagogiques (EESP) à Lausanne montre que deux sports aussi différents que le football féminin et le twirling bâton favorisent l'inclusion et pas seulement la compétition. Ils offrent aux filles des lieux d'apprentissage, mais aussi de lien, de reconnaissance et de lutte pour un statut.

Les deux activités ont en commun d'être minoritaires et stigmatisées, et de se confronter à des stéréotypes bien ancrés. Le football, masculin par excellence, relègue les filles dans ses marges. Dans ce sport de contact, elles prennent le risque d'être considérées comme des « garçons manqués ». Le twirling bâton, lui, est presque exclusivement féminin.



Zara et Pauline, Twirling Club Lausanne

A l'inverse du football, il paraît exacerber une grâce féminine traditionnelle, paillettes et maquillage à la clé. Sport de salle exigeant, proche de la gymnastique rythmique et sportive, il souffre de l'image des « majorettes » dont il est issu.

Le twirling bâton comme le football féminin sont par contre, aux yeux des jeunes sportives rencontrées, des sports valorisés et valorisants. Pour le premier parce qu'il est méconnu et donc original, et pour le second parce qu'il demeure encore largement réservé aux garçons. Autrement dit, pour les filles, pratiquer l'un ou l'autre relève d'une transgression de normes qui n'est pas sans incidence sur l'intensité de l'engagement : en être a une valeur en soi, malgré les moqueries sur l'activité ou le jeu.

Ces sports doivent eux-mêmes défendre leur statut par rapport à l'institution qui codifie la forme que doit prendre la « bonne » pratique sportive, basée principalement sur la performance et la sélection. Cette renégociation des normes vise à permettre à chacune de pratiquer l'activité selon ses moyens. Ce travail d'ajustement permanent aux dispositions techniques et corporelles des filles vise à conserver les athlètes au sein des clubs. « Moi je n'ai pas de problème à mettre sur le "praticable" une fille qui n'a pas le niveau, témoigne une monitrice de twirling bâton. Je ne sélectionne pas. Ma condition, c'est que la fille ait envie d'y aller. » D'où la notion de « clubs de proximité », qui s'adressent à toutes, et les distinguent des organes sportifs qui se situent, eux, clairement dans la production





Megane, Angèle et Ana Filipa, FC Aïre-Le Lignon

de l'élite. Cette proximité est autant géographique que sociale. « On a commencé à jouer au foot ensemble, on a eu des très grandes défaites quand on était petites, et on monte toutes ensemble, explique Mirjeta*, 12 ans. Et puis maintenant il y a les victoires qui arrivent. » Pour Aude*, 17 ans, « le twirling, c'est pas juste un sport... on a des amies là-bas, des personnes à qui on fait confiance, des personnes à qui on peut parler. Quand on est petite, c'est les copines... Et puis après, quand on grandit, il y a quelque chose de plus parce que vraiment on discute et tout. On passe plus de temps avec, aussi, parce que ça fait des années qu'on se connaît. » L'appartenance à un groupe se construit dans la durée, et dès le départ, il est demandé un respect des règles qui excluent la mise à l'écart ou l'expression

de sentiments négatifs, ou du moins leur manifestation à l'extérieur du groupe.

Dans cette perspective, y compris dans un sport qui juge des performances individuelles comme le twirling, le championnat, la compétition plus généralement, sont compris comme nécessitant un effort collectif qui proscribit de fait les intérêts purement individuels. Il s'agit là d'une manière particulière d'envisager l'activité sportive et les investissements personnels : les prestations propres à chaque membre s'inscrivent toujours en référence au club, et suscitent chez les petites comme chez les grandes de la bienveillance et de la solidarité.

En compétition, l'envie de « bien faire » prend souvent le pas sur le classement, confie une



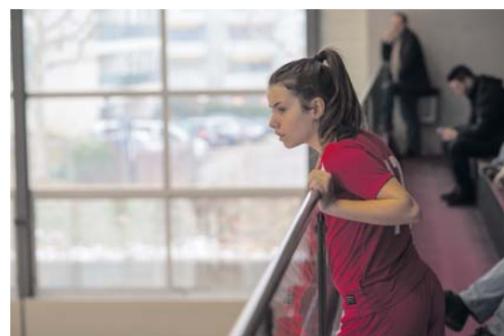
Leona et Leonita, FC Aïre-Le Lignon

athlète qui a concouru au niveau européen : « Ça fait plaisir quand on est première, mais si on n'est pas première et qu'on trouve qu'on a bien fait, c'est bien aussi. » Comme monitrice, c'est aussi le message qu'elle fait passer aux plus jeunes : « Je ne leur dis pas "tu dois être première" avant de passer. Je leur dis : "Amuse-toi, fais bien, pense à tout ce qu'on a dit" et puis voilà. On pense juste à ce que, quand elles terminent leur présentation, elles soient bien. Qu'elles soient contentes et fières d'elles. »

Les principes de la vie collective se manifestent aussi de manière visible lors des compétitions, où l'entraide et la coopération prennent une place importante : il est d'usage, par exemple, que les plus grandes maquillent les plus

petites, encore malhabiles. L'attachement au groupe est renforcé par le rapport éducatif avec les monitrices, mais il se développe surtout entre les jeunes athlètes elles-mêmes, indépendamment de l'appréciation qui peut être faite par les personnes qui gèrent les entraînements. Les grandes encouragent les petites depuis les gradins, et vice-versa.

Le lien entre engagement et participation à la vie collective vaut aussi pour le football. L'implication est parfois telle que les joueuses, dès 14 ans, s'engagent à entraîner les plus jeunes. Les filles manifestent un véritable sentiment d'appartenance à l'équipe dans laquelle elles jouent, sentiment qui s'exprime dans leurs propos par une analogie entre équipe et famille,





Oriana, Ashley, Alexia et Ludivine, FC Renens



Marta, Emily et Althea, FC Aïre-Le Lignon

...y compris pour les nouvelles venues. « Les entraîneurs, ils nous disent, vous laissez personne à part. Directement. Et si on en voit une qui sait pas faire quelque chose, on lui montre comment on fait, et puis elle y arrivera avec le temps », raconte Yasmina*, 13 ans. C'est surtout la sélection externe qui va « extraire » les meilleures athlètes pour les regrouper au sein des équipes cantonales et nationale. Au niveau du club, il s'agit de composer avec la diversité des aptitudes en jouant sur les temps de jeu et sur les fonctions occupées sur le terrain, afin que chacune trouve sa place.

Les matchs sont l'occasion de rappeler l'existence du groupe par rapport à une autre équipe et notamment par rapport aux garçons. Car dans le cas du football

féminin, l'engagement dans l'équipe et dans le sport implique aussi la défense d'un intérêt commun: il s'agit de montrer qu'un groupe de filles peut se mesurer aux garçons. Les filles apprennent à s'affirmer sans craindre les blessures, « ça montre qu'on n'a pas peur d'aller au contact », dit l'une. « Mais des fois quand on joue contre les garçons, et qu'ils sont en train de perdre, ils s'énervent vraiment beaucoup, parce qu'ils se disent c'est des filles, elles savent pas jouer, et puis après, ils deviennent vraiment agressifs » ajoute une autre. « Quand on a gagné, ils partent en nous insultant, ils digèrent pas que des filles aient pu les battre », explique une troisième. Sans compter les parents des garçons qui repartent du match vexés.

Ce texte collectif est basé sur une recherche effectuée par deux sociologues de la HES-SO EESP (Ecole d'études sociales et pédagogiques) à Lausanne, Dominique Golay et Dominique Malatesta, avec la collaboration de Michèle Guignard, assistante. Elles mènent observations et entretiens dans deux clubs de twirling bâton et deux clubs de football féminin en Suisse romande.

* Les prénoms ont été modifiés dans le cadre de la recherche.

